

Si donc, en voyant prescrire les ferrugineux dans tel ou tel cas, nous avons pu croire que le praticien s'avait d'une médication aux effets accidentels, comme en pourrait produire mainte drogue purement pharmaceutique, nous avons été dans une grave erreur. Le médecin a fait en ce cas, ce que ferait un intendant militaire qui s'ingénierait pour introduire des munitions dans une ville bloquée.

Sans fer, sous forme de projectiles, point de défense sérieuse de la part des assiégés ; sans fer, sous forme de molécules éparses dans l'organisme, point de vigueur dans les parties constituantes de notre corps ; c'est ce qui ressort, selon toute évidence, du mémoire où nous voyons constaté que dans le sang la quantité de fer peut s'élever jusqu'à 92 millièmes pour 100 centimètres cubes, et, dans la rate, jusqu'à 24 centièmes. D'où nous vient cette approvisionnement métallique ? Des végétaux qui le tirent du sol, et qui nous le transmettent, ou directement, quand nous les consommons nous-mêmes, ou indirectement, quand nous consommons les animaux qui les ont absorbés. Toujours est-il que nous sommes tous mangeurs de fer... Pour un peu même, l'on pourrait aller jusqu'à dire, d'après une remarque ingénieuse échappée à M. Milne Edwards, que le sang doit au fer sa coloration. « Car, a dit le savant, le fer du sang paraît exister principalement dans les globules rouges... » et l'on sait que la proportion de ces globules varie beaucoup, selon les individus.

Ma foi ! va pour le fer reconnu colorant du fluide sanguin ! L'erreur, si erreur il y a, n'est pas, que je sache, périlleuse, puisque, en tout cas, le fer est partie constitutive de notre individu. Avis aux gens dont le sang n'est pas d'une *rutilance* convenable. Vite au fer ! et avec autant plus de zèle qu'ils auront, ou croiront avoir la clef de l'opération, l'explication du phénomène à produire... — en vertu d'une loi de nature.

NOTES DE VOYAGE

(EN HOLLANDE)

I

Une grande nappe d'eau tout unie et où la roue du bateau déroule des moires, comme ferait une machine sur une toile bise, une vraie nappe damassée. Cette espèce de brume étendue et liquide, ce gris de l'eau, doux, mat, moelleux, où le regard se repose, s'enfoncé, s'endort presque, pour peu qu'on l'y laisse traîner quelques temps, est la première chose qui me saisit. Cela est si différent des embouchures des fleuves voisins, de la Tamise, sinistre, noire, couleur de tourbe troublée ; de l'Escaut bourbeux avec ses tons d'ocre délavé. Sur la surface polie, la lumière du couchant glisse, et la nuance sans la colorer ; mais on découvre une incroyable variété de notes sous cette apparente unité de ton, depuis le gris bleu à reflets d'ardoise, que donne l'ombre portée des coques des navires, jusqu'au gris pâle et à cette blancheur trouble de l'argent terni par le souflet.

Ce n'est que tout au bout, là-bas, à l'horizon voilé, que l'eau se teint en rose vif, tout juste le cadre.

Du premier coup, le paysage hollandais m'était révélé dans son idéale précision et dans sa poésie réaliste, et tout particulièrement ces exquis marines de Van Goyen, si lumineuses et chaudes dans leur grise uniformité à peine fouettée de rose. C'est décidément une école qui veut être vue sur le crû même.

Au dessus, le ciel d'un bleu lavé, où pas un nuage ne traînait, un peu froid et terne, paraissant plutôt net que pur, mais retenant et reposant l'œil à un point qu'on ne peut imaginer ; au demeurant d'une harmonie sans pareille, et tout à fait le ciel de cette terre de propreté.

A gauche, sur la rive basse, se déroule à perte de vue dans sa régularité majestueuse, une double rangée de beaux arbres, à la verdure noire, telle que la fait le voisinage de l'eau. Ces ombrages qui semblent d'un parc, et cette rivière unie, reposée, correcte, donnent l'idée du grand canal de Versailles agrandi aux proportions d'un fleuve.

II

C'est qu'en effet, on est ici en plein XVII^e siècle ; si c'est demeuré le grand

siècle pour nous, ce l'a été pour eux encore bien plus ; le temps des périls mortels, des efforts suprêmes, mais aussi des plus éclatants triomphes, des revanches inespérées et de l'épanouissement du génie national. Pour les provinces-Unies, c'est Tromp et Ruyter, le prince d'Orange et Heinsius, Rembrandt et Hobbema, l'A' gl' terre balancée, la France à la fin abaissée, les destinées de l'Europe aux mains de ses marchands et de ses matelots, la gloire des arts entre celles de ses peintres.

Aussi, presque tout encore aujourd'hui date de cette époque héroïque, chez ce peuple à la fois le plus conservateur et non le moins libéral que je connaisse, aussi ouvert au progrès qu'attaché à la tradition. Tempérament de commissionnaires en marchandises : le génie hollandais, aussi bien que la Hollande, est un entrepôt. Tout y entre et rien n'en sort que ce qui n'est point de garde, ou ce dont il est avantageux de se défaire.

Charme rare, exquis, sans pareil et sans prix pour les spéculatifs, pour ceux qui ne regardent pas seulement, mais qui voient : c'est un pays d'évocation. Vous sortez de l'une de ces admirables galeries, où vit et vivra éternellement la Hollande de la grande époque, la Hollande triomphante — comme à l'autre bout de l'Europe on trouve la Venise triomphante du Titien, cette autre Hollande de l'Adriatique. — La ressemblance, par parenthèse, est frappante, renversante, entre ces deux Républiques au mouillage, toutes deux nées de l'eau, vivant sur l'eau et par l'eau, toutes deux rendez-vous du génie mercantile porté à sa plus haute puissance, et du sentiment artistique le plus développé.

Donc, en quittant la Hollande sur toile du XVII^e siècle, vous tombez dans une des rues de Rotterdam, en pleine Hollande vivante, en chair et en os, et vous ne vous sentez point dépaycé. Au contraire, le meilleur commentaire que vous puissiez imaginer de tout ce passé, de toute cette histoire si simple et si grande, écrite par les maîtres, c'est le présent, le contemporain qui nous le donnera, tel groupe rencontré au détour de tel canal, ou tel coin de paysage qui semble n'attendre plus qu'un cadre et une signature.

III

Voyez ces maisons, ou d'un blanc éclatant, ou coquettement enluminées de briques, ou bien encore brodées d'arabesques de cailloux noirs qui courent sur la façade blanche, mais toutes finissant en pignons aigus et dentelés, comme on les retrouve dans les estampes des comédies de Molière. Etant bâties sur pilotis, presque aucune d'elles n'est d'aplomb, et rien n'est plus étrange et comique que la file irrégulière, disparate, et l'attitude penchée de ces logis, dont le premier étage débordé sur la rue comme une panse rebondie ; on dirait une bande de gais compagnons se tenant par le bras, mais un peu chancelants et lourds de vin.

Ce sont dans les canaux, serrés bord à bord, tassés entre les quais comme harengs en caque, les mêmes bons bateaux, trapus, aux hanches carrées, qui dans les marines de Backhuysen font si fière et si solide contenance, bien campés sur la vague turbulente, et portant sous l'orage toute l'envergure de leur grandes ailes couleur de tan. Rien n'a changé, et voilà, collée aux flancs de la gabarre, la palette qui pare aux roulis constants de la mer du Nord.

Tenez ! au détour de la rue, je heurte trois commères, servantes en gaieté, qui se tiennent par la main et s'en vont le long du quai, chantant et dansant. Beaucoup de la gabarre dont je viens de parler dans ces robustes filles, d'élégance et d'attrait douteux, mais de charpente correcte, de couleur fraîche et bien nettes, et accortes.

Elles portent encore le justaucorps d'indienne rayée pincé à la taille et tombant

carrément sur la jupe de gros drap, avec les manches larges, et le bonnet rond qui laisse à peine dépasser un ourlet de cheveux couleur de chanvre soigneusement aplatis et lissés.

L'une d'elles, fraîchement débarquée de la campagne, a la tête emprisonnée dans une sorte de casque de métal formé de deux feuilles de cuivre qui recouvrent les bandeaux, ainsi que deux plaques de blindage. Au-dessus des oreilles, et pointant en avant comme le bec d'une plume de clerc, un fil de métal tordu et enroulé comme un serpent. Est-ce une parure ? Est-ce une défense ? Je ne sais ; mais il ne doit point être commode de fleureter de trop près avec ce système de chevaux de frise.

Le cheval même qui est attelé à mon fiacre — une manière de carrosse ample, haut et lourd — la croupe puissante, la large encolure le museau busqué, je dirais presque le profil à la Condé des majestueux coursiers de Van der Meulen. Et jusque dans le wagon du chemin de fer, je retrouve aux lèvres de mon voisin la longue et mince pipe blanche, la propre pipe des buveurs d'Adrien Brauwer, qui se tient canoniquement entre le médus et l'annulaire, celle-là même que, au dire de St.-Simon, les princesses, filles de Louis XIV, eurent un jour la fantaisie de faire quérir au poste des gardes suisses. Et la face du bonhomme, son immobilité, l'œil largement ouvert, la main gauche reposant sur la cuisie, n'est-ce pas un portrait de bourgmestre ou d'officier de milice ? A le voir, je me rappelle et sens dans toute sa justesse ce mot du peintre B. . .

« — Vous allez en Hollande ; regardez bien, quand vous serez dans la rue : toutes ces bonnes gens ont l'air d'aller chercher leur cadre. »

Cela, — et j'y reviens, — est proprement inappréciable. Rien ici qui sente la banlieue de France. On n'est pas à cent lieues, on est à deux siècles de la République Française. Sensation charmante et profonde, non pas de distraction seulement, mais de délassement, de récréation, — dans le sens original et latin du mot. C'est plus qu'un voyage, une sorte de métépsychose. Jamais je n'oublierai certaines heures de crépuscule longuement savourées au bord de la Meuse ou sur une borne de la digue, à Amsterdam, où l'histoire a repris devant moi forme, couleur et mouvement, où tout s'est effacé pour moi des angoisses du présent, des incertitudes de l'avenir, dans cette vision bienfaisante du passé. Et j'en garde tout au fond de moi-même, de ce moi si délicieusement remué et pour un moment transformé, une vive reconnaissance au pays qui m'avait valu de si rares jouissances.

IV

D'ailleurs, bon peuple, point démonstratif ni accueillant, si vous voulez, mais ouvert et fidèle en ses amitiés. Ici on aime la France et même le Français par surcroît. Loin d'affaiblir cette inclination, qui, par une sorte de miracle, l'a emporté chez ces marchands sur les souvenirs douloureux du blocus continental, de l'invasion des douaniers de Napoléon et de la Hollande, réduite en province française, nos malheurs n'ont fait que la consacrer et lui fournir des occasions d'éclater.

Dans le courant de la dernière guerre et au plus fort de nos désastres, les prisonniers français échappés d'Allemagne étaient assurés de trouver, chez ces courageux voisins du vainqueur, un asile inviolable et les moyens de vivre. On m'a cité le cas d'un officier de police pour qui ces évènements étaient comme autant de bonnes fortunes attendues, épiées, saisies avec un zèle infatigable. Vêtements, nourriture, soins, renseignements, secours d'argent, rien n'était épargné par ce modeste et

généreux fonctionnaire de ce qui pouvait adoucir la cruelle condition de nos soldats vaincus, approuvé d'ailleurs, imité, secondé par la grande majorité des habitants.

Ces voisins excellents ont-ils reçu une marque de reconnaissance du pays dont ils ont si bien traité les enfants ? Je l'espère. — Nous sommes encore trop malheureux pour nous permettre d'être ingrats. C'est que je trouve les services de cet ordre-là tout autrement dignes de reconnaissance et d'éloge que les charités anglaises, lors de l'amnistie, ces dessertes des tables de Londres jetées en aumône à Paris affamé, et dont on a fait alors si grand bruit.

Cependant nos gouvernants du quatre septembre n'imaginaient rien de mieux, pour récompenser ces vaillants amis de notre infortune, que de divulguer une lettre toute confidentielle de la reine de Hollande, trouvée aux Tuileries par leurs crocheteurs jurés : lettre admirable et prophétique, mais dont la publication pouvait, à ce moment-là, provoquer les colères toutes puissantes de l'avidité Allemande. La conduite des Hollandais à notre égard, en ce temps calamiteux, est d'autant plus méritoire, que ce n'a point été chez eux entraînement irréfléchi, mouvement d'aveugle générosité. Ces marchands, ces compteurs par excellence, ne se faisaient et encore aujourd'hui ne se font aucune illusion, sinon sur leur sort, au moins sur leur situation par rapport aux convoitises germaniques. Ils savent qu'ils figurent maintenant, eux, leurs côtes, leur marine, leurs marins, leurs colonies, en tête du menu. Ils sentent déjà sur eux le souffle de la gueule ouverte.

Tout est prêt : la ressemblance des langues est un prétexte plus que suffisant pour les étymologistes à longue portée d'outre-Rhin. Car il est bien curieux de voir l'unité allemande préparée et assurée par les grammairiens-lauréats des Hohenzollern, tout comme notre unité française a été l'œuvre des légistes du Roy.

Avec cela, ni moyen ni envie de se défendre. La première impression, en voyant le pays, est : « Ah ! le gras pays ! » En voyant les gens : « Ah ! le riche peuple ! » Gras et riche, toute la Hollande est dans ces deux mots. Où diable l'héroïsme trouverait-il à se nicher ? Encore si cette richesse, qui, du même coup, attire l'agression et amollit la défense, était agricole, fille du sol. On se bat pour sa terre. Mais pour son comptoir, pour ses valeurs sur Londres, pour une richesse toute mobilière, sur laquelle la conquête, après tout, ne fait que passer, ne pèse pas, à qui, raisonnablement, peut-on demander de se faire tuer ?

Ce n'est pas manque de courage, mais prévoyance, résignation. J'ai assisté à un départ de troupes pour Atchin et cette effroyable guerre malaise où l'air est empoisonné comme les armes de l'ennemi. Des visages calmes et résolus, un air de vaillante bonhomie m'a frappé. Tous ces gens-là feront leur devoir, soyez-en sûr. C'est que là ça pourra être difficile, périlleux, plein de risques ; mais somme toute, rien qui soit impossible. Ce qui rebute, décourage absolument le Hollandais, c'est le sentiment d'une dépense inutile, dépense de sang comme d'argent.

Symptôme caractéristique : ils viennent de repousser le service militaire obligatoire. A quoi bon ? Qu'ils soient trente mille ou cent mille contre quinze cent mille Allemands, c'est tout un. Le jour est venu où la France ne peut rien pour eux. Le jour où l'Angleterre ne pourra pas davantage est en train de se lever. Qu'attendre de leurs seules ressources ? imiter leurs ancêtres, rompre les digues, se réfugier avec leurs trésors et leurs bestiaux dans leurs villes flottantes comme sur un tant d'arches ? à quoi leur servirait un tel sacrifice, aujourd'hui qu'ils n'ont plus la mer à eux ? L'immigration allemande